

Claval, Paul (1989) *La conquête de l'espace américain. Du Mayflower au Disneyworld*. Paris, Flammarion (Coll. « Géographes »), 320 p.

Claude Manzagol

Volume 34, numéro 93, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022142ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022142ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

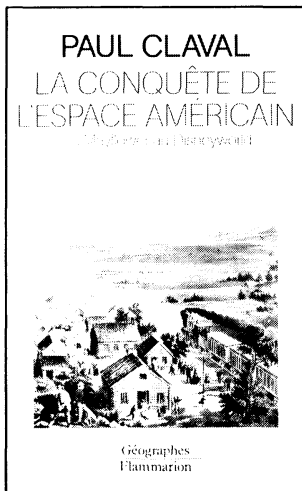
0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Manzagol, C. (1990). Compte rendu de [Claval, Paul (1989) *La conquête de l'espace américain. Du Mayflower au Disneyworld*. Paris, Flammarion (Coll. « Géographes »), 320 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 34(93), 387–388.
<https://doi.org/10.7202/022142ar>



CLAVAL, Paul (1989) *La conquête de l'espace américain. Du Mayflower au Disneyworld*. Paris, Flammarion (Coll. «Géographes»), 320 p.

Sans doute Paul Claval attache-t-il plus de prix à sa réflexion théorique qu'à ses contributions «appliquées»; il est permis de regretter que celles-ci ne soient pas plus nombreuses. Le livre qu'il consacre à la conquête de l'espace américain traduit son habituelle maîtrise d'une bibliographie-fleuve, la forte et tout aussi habituelle originalité de sa pensée, mais la multiplicité des observations fines dans un style simple et direct rend l'ouvrage singulièrement attachant. Les préoccupations théoriques ne sont jamais loin. Le livre défend une thèse qui s'exprime, non sans raideur, sur la page-couverture — «...la source du dynamisme (des États nord-américains), ce n'est pas le gigantisme, comme on le croit souvent, mais l'individu qui agit au sein d'une petite communauté démocratiquement gérée». L'inspiration toquevillienne est claire. On peut aisément imaginer la levée de boucliers — n'est-ce pas voir les choses par le mauvais bout de la lorgnette? Il convient cependant d'être équitable: la citation agressive trahit le propos de l'auteur; si, pour lui, l'espace du capital n'est pas premier, il analyse très clairement les trois dimensions fondamentales de la construction sociale américaine: le grand espace, la petite communauté et la grande entreprise.

Le projet de Paul Claval est ambitieux: c'est un «essai sur la civilisation nord-américaine» dont l'optique géographique permet de «saisir les bases matérielles et les manifestations inscrites dans l'espace». C'est une vaste fresque qui s'ouvre sur les milieux naturels traités essentiellement du point de vue de la circulation, des potentiels, de leur perception et de leur articulation. Le legs amérindien et l'héritage colonial mènent le lecteur à l'émergence des États et aux deux visions conflictuelles de l'Amérique, celle de Jefferson et celle de Hamilton. L'organisation économique de l'espace précède une réflexion sur l'Amérique postindustrielle, sur les bases économiques des nations et un beau tableau des campagnes et des villes. Le gros du livre concerne bien sûr les États-Unis. La spécificité canadienne est traitée en contrepoint: dans un État beaucoup moins puissant (l'expression «nation canadienne» qui échappe à la plume de l'auteur page 99 n'est vraiment pas très heureuse), l'identité collective est plus faible, les communautés moins agissantes et l'action des pouvoirs centraux plus affirmée.

Donnons en acte à l'auteur; le rôle central joué par les communautés est solidement étayé et enrichit puissamment la géographie de l'Amérique et de son espace. On fera cependant quelques réserves. La communauté «n'a jamais été parfaite», reconnaît P. Claval, mais il en donne une image quelque peu ironique — après 1860 tout au moins. La communauté-contrainte (les immigrants n'ont d'autre choix que de s'y cantonner) est souvent vécue comme une aliénation, tout comme la communauté-éteignoir: partir, c'est pour beaucoup échapper aux vues courtes et rigides qui y règnent. La navrante étroitesse de l'Amérique profonde ne fait pas l'admiration de tous. Quant aux valeurs morales, le respect de la parole donnée, il y aurait beaucoup à dire; la philanthropie elle-même est souvent une tentative de rachat. Et comment oublier que la corruption a trop souvent gangréné — Tocqueville avait bien vu le risque — l'Amérique urbaine à l'échelon local?

L'importance donnée à la sphère du local va de pair, pour Claval, avec l'absence de conscience de classe. Il est vrai que le rêve américain s'est substitué à l'attente du grand soir, que le «modèle marxiste n'inspire pas les luttes politiques». Pourtant, à ne voir dans la société américaine que des groupes d'intérêts plus ou moins divergents aux préoccupations à ras de terre, à ne considérer que l'aboutissement, le triomphe de l'AFL-CIO par exemple, on appauvrit singulièrement l'histoire. Les influences lassalliennes ont été nombreuses; les Chevaliers du Travail, l'IWW, même à certains moments le mouvement populiste, ont eu une vision qui dépassait les revendications catégorielles. Il suffit de rappeler la stratégie d'utilisation de la main-d'oeuvre immigrée, le rôle de la presse dans la défaite de Bryan en 1896 traité de «scélérat, anarchiste, niveleur», la chasse aux sorcières de 1920 contre tout suspect de socialisme (le maccarthysme n'a nullement été un accident) pour bien situer le pragmatisme. Une société a été ainsi convaincue que toute autre attitude était *unamerican* et que le premier droit, comme le dit joliment un écrivain américain, était le droit de conformer. Pourtant, il y a eu au niveau local de nombreuses expériences socialistes; on s'étonne que P. Claval ne les rappelle pas — elles apportent de l'eau à son moulin — puisque le *New Deal* n'a fait qu'étendre ce qu'elles avaient inventé.

P. Claval note que les communautés aujourd'hui n'ont plus la même puissance d'intégration. On aurait aimé que plus d'attention soit portée au *Sun Belt* bouillonnant où se reconstituent certes des communautés (villes de retraités entre autres) mais où le nouveau modèle social fait plus de place à l'individualiste; le chercheur de Silicon Valley n'est-il pas décrit comme un être asocial? La faiblesse des communautés, des corps intermédiaires apparaît comme l'une des tares de bien des villes du Sud-Ouest. À l'opposé, on peut se demander si dans les communautés du *Manufacturing Belt* qui se déstructurent, les métallurgistes réagissent si différemment de leurs collègues européens à une fermeture d'usine, si la «fluidité» traduit leurs aspirations et comment ils vivent «une sociabilité qui s'exprime dans le transitoire». Enfin, quelle valeur aura le modèle communautaire quand, à l'horizon 2050, les Américains ne seront plus majoritairement issus de l'Europe blanche? Burr — le vice-président de Jefferson — avait déjà entrevu le problème; beaucoup ne s'inquiètent-ils pas du statut de l'anglais?

Une aussi large fresque ne va pas sans simplifications. La carte des salaires est certes bien peu contrastée (p. 187); il n'en va pas de même des coûts réels du travail; les industriels sont bien sûr sensibles aux aménités du Sud-Ouest (p. 187), mais tout autant à sa faible syndicalisation. La productivité progresse (p. 189) mais trop lentement, ce qui fait problème. Les chefs d'entreprises de la Silicon Valley ne sont certes pas isolationnistes (p. 232) mais ils ne veulent pas être envahis par les *chips* japonais. L'Amérique libérale a créé beaucoup d'emplois (p. 230) mais être employé chez GM et chez McDonald, ce n'est pas tout à fait la même chose. Le rôle actuel des États, nouveaux laboratoires de la démocratie, est éludé, etc.

Le livre de P. Claval est riche, stimulant, passionnant. Sa conclusion déconcerte un peu le lecteur. Si la conquête de l'espace américain est narrée d'une plume souvent bien indulgente, le bilan des problèmes actuels sonne comme un constat d'échec. Pourtant, P. Claval est loin de désespérer de l'Amérique: «le pays nous a habitués à de si constants renouvellements».

Claude MANZAGOL
Département de géographie
Université de Montréal